

Le nouveau dictionnaire.

Il vient de sortir d'impression chez Campiche d'Oron. Il y a même bien des personnes, celles qui l'avaient commandé à Jean-Louis Chaubert, qui l'ont déjà, qui le lisent, qui l'examinent sérieusement pour trouver les fautes que sûrement, on a oublié de corriger. Et pourtant, ils en ont fait des efforts, les patoisants qui ont travaillé pendant des années. Ils ne se sont pas ménagés pour vous amener ce beau livre de 370 pages sous une belle couleur verte. Le vieux dictionnaire aussi était vert avec une charrue dessinée par Monsieur Reynold Kissling. Maintenant, c'est un beau seillon, oeuvre de Michel Freymond. Il nous a livré une quantité d'images d'outils et d'ustensiles pour l'intérieur du livre. La commission du dictionnaire a travaillé dans l'ombre. Ce qui lui fera toujours plaisir, bien plus que des éloges et des couronnes, c'est que, souvent, vous alliez l'ouvrir pour y chercher un mot oublié pour le remettre en avant dans votre vie. Et si, introduit dans la conversation, ce mot véritable et vénérable fait sourire, il vous faut vous réjouir, même si ce sourire est celui d'un moqueur. Vous en savez plus que lui.

En 1807, les notables de notre canton ont obligé les enfants et les instituteurs des écoles à parler entièrement en français.

Aujourd'hui, le vent a tourné et des spécialistes disent qu'il faut commencer petit à apprendre une seconde langue. C'est le bilinguisme. Le véritable bilinguisme, nous l'avons eu chez nous. Le patois était la langue de tous les jours, le français, la langue écrite, apprise à l'école.

*Un dictionnaire, c'est l'univers entier
dans l'ordre alphabétique.
(Anatole France)*

L'ordinateur pour se remarier.

Celle-ci, ceux qui l'ont racontée, m'ont dit que c'est une toute véritable, mais une toute véritable qui est arrivée. Ainsi, le fond de l'histoire est conforme, le détail est tout de mon invention.

Donc, c'est un village de chez nous qui s'est développé depuis quelques années. Pour y faire venir les gens de la ville, on y a bâti des villas mitoyennes, puis on les a vendues aussi cher que possible à des personnes qui avaient assez d'argent pour pouvoir couvrir leur toit avec des hypothèques.

Mais parfois, c'est la poisse. Le malher arrive bien vite. Un homme, encore jeune, marié et père de famille qui avait acheté une de ces villas, est mort. Faut pas me demander ce qu'il a eu, je n'en sais rien.

Un malheur sur la route, la mort subite, une de ces vilaines maladies qui vous conduisent au tombeau en quelques mois ? Je vous le redis, je n'en sais rien.

Être veuve, avec des enfants à élever, quel souci ! Si vous avez du coeur, vous pouvez tenter de l'imaginer. Et il vous faut encore songer aux dettes sur la maison.

Toute seule depuis deux ou trois ans, Mariette (bien sûr, ce n'est pas son nom, mais il faut bien lui en donner un) a pensé qu'elle avait besoin d'un homme pour l'accompagner dans la vie. Étant donné qu'elle travaillait sur ordinateur, elle s'est mise à chercher des pages sur la toile.

(Mais comment faut-il dire en patois pour toutes ces affaires qui ne croissent pas dans les prés, ni dans les vignes, ni dans les patûrages encore moins dans les bois. À peu près tout le monde dit « internet », « site ». Faut-il dire comme les autres ou bien transposer, trouver pour le patois du Jorat des mots nouveaux, comme ci-dessus « toile » et « pages » ou, au lieu de « net » : « tissé », « tissu », « filet » ; à la place de « site », « place », « carreau », « coin » ? Tout ça, pour les Vaudois seulement ou pour toute la francoprovençalité ?)

Mais, pendant que nous bavardons, notre veuve continue de chercher sur www.trouverlamesoeur.ch une repousse de bonheur.. Elle en voit de toutes les couleurs. Il en est qui cherchent l'âme-soeur pour une nuit, pour une semaine de vacances en Espagne, pour avoir une servante à bon marché. Ce n'est pas ce que veut Mariette. Elle veut un homme valeureux qui soit un bon père pour ses enfants et un compagnon convenable pour elle.

Puis, un jour, elle a lu une page où un veuf dns la quarantaine demandait à rencontrer une dame, même une veuve avec enfants. Il faut voir, a pensé Mariette. Elle a répondu. Ils ont appris à se connaître de loin. Pour finir, après quelques mois, ils ont décidé de se rencontrer à Lausanne, au bord du lac, au « Nautique ».

Ils se sont dit comment ils seraient habillés pour se reconnaître. Mais, à l'heure choisie, qui Mariette voit-elle arriver, habillé comme promis ? Son voisin de la maison contigüe, qu'elle ne connaissait pas même bien, avec qui elle n'avait quasi jamais parlé parce qu'il semblait toujours pressé.

Commen l'affaire a-t-elle fini ? Ils se sont mariés. Ils ont démoli des parois entre les deux maisons qui, maintenant sont jointes pour de bon.

V. d. C.



Clé de la maison ?

Clé d'un coeur ?

Il n'y a que les yeux qui vous regardent tendrement qui sont beaux.
(Coco Chanel)

L'amour est éternel aussi longtemps qu'il dure.
(Henri de Régnier)

UN MERLE A SIFFLÉ.

Nous étions quelques amis vigneron dans la cave à Jules-Henri pour goûter le nouveau du gros vase de Calamin. Je tirais au guillon et chacun avait raconté la sienne sauf le père Détraz qui avait écouté les autres parler sans piper le mot.

Il vous faut nous en raconter une, papa Détraz, que dit Corthésy.

Tout gamin, j'ai bien connu votre père et je me souviens de l'avoir entendu siffler comme un merle quand il allait à la vigne.

- Ah ! bien... si vous me parlez de mon père... ça me fait plaisir de vous en dire aussi quelque chose.

Après avoir posé sa pipe sur le rebord d'un grand vase, le brave vigneron s'est mis à raconter.

- Il a eu de grandes douleurs, mon père, oui... des quantités de peines ... Durant l'autre guerre mondiale, il avait perdu ma mère et ma jeune soeur, enlevées en quelques jours par cette vilaine grippe espagnole, la dingue, comme on disait.

- Parce que ces deux femmes étaient mortes, la maison était aussi sinistre qu'une cave vide ! Le comble... car un malheur n'arrive jamais sans ses frères, c'est que la poisse a continué.

Il avait cautionné son voisin, Abran Fayet, un type fatigué avant le lever du soleil.

Ça n'a pas duré longtemps... Fayet a fait faillite. Alors... qui cautionne paie. C'était en 19, Les vins ne se vendaient plus, le marché était encombré !... La guerre finie, les vins étrangers revenaient chez nous en masse. Quelle misère dans notre foyer démembré... Mes frères et moi, après cinq ans de service militaire n'avaient plus de courage à l'ouvrage. Nous rôdions... Les cabarets et les filles nous attiraient... Pour parler franc, nous nous foutions de tout. Quand c'est comme ça, rien ne va plus. Vous ne serez pas étonnés si je vous dis que mon père était sans cesse dans le cirage ! Il lui restait tout de même une consolation : son ouvrage à la vigne.

C'est ce qui l'a sauvé et lui a donné le courage et la force qu'il faut pour surmonter et retrouver le vrai sens de la vie. Donc, mon père s'était donné la sagesse de retrouver un peu de joie et ainsi, il avait même si bien réussi, comme Corthésy vous l'a dit, qu'il s'était remis à siffler en allant et en revenant de la vigne et je pourrai vous raconter une histoire de sifflet qui est véritable.

Au commencement d'une belle journée du mois de mars, mon père, vu qu'il avait fini de tailler les souches, fossoyait, tout seul sa vigne de « sous Marsens ». De ses premières caresses, le soleil faisait fondre peu à peu la neige du Grammont. Plus loin, les sommets du Velan et du Grand Combin scintillaient.

Dans ce grand silence, on n'entendait que les coups de fossoir de mon père qui retournait une à une les mottes de terre du parchet. Tout à coup, un merle s'est mis à tourner, à voler autour de mon père. Il sifflait, poussait des cris toujours plus forts; Ce comportement assez inquiétant trahissait la douleur d'une mère dépitée. Mon père a suivi la merlette qui l'a conduit au pied de la vieille tour.

Là, un spectacle extraordinaire s'offrit à ses yeux éberlués : une vipère, prête à l'attaque fascinait du regard une nichée de petits merles apeurés, tapis dans une fissure de la muraille. Elle n'en menait pas large, la marmaille. Un tout petit moment de plus et ces pauvres petits auraient perdu la vie. Le serpent se réjouissait déjà d'un si bon repas qui l'attendait. Ses yeux brillaient comme des flammes. De ses lèvres sortait une grande langue sans cesse en mouvement.

D'un puissant coup de la tête de son fossoir, mon père a écrasé ce vilain serpent et ainsi, il a délivré et sauvé la nichée de ces braves petits oiseaux. Là-dessus, le sauveur providentiel est retourné à son travail qui pressait.

Quelle ne fut pas sa surprise, quand, peu après, la merlette vint le récompenser par ses joyeuses chansonnettes ! Sans arrêter, la mère criait sa joie au bienfaiteur, proclamait sa reconnaissance.

Mon père, profondément ému, a vu qu'une transformation s'était produite en lui. Son cœur battait plus vite, un grand espoir germait en son âme. Comme la vie peut être ardente et belle, même si elle est parsemée de misères et de douleurs.

Il a levé les yeux vers les monagnes qui entourent l'horizon de leurs puissantes murailles. Il les a levés encore plus haut. Tête nue devant cette beauté somptueuse, il a communiqué avec l'oeuvre de la providence divine.

Dès lors, confiant en la destinée, il a retrouvé la joie de vivre. Il s'était repris, après tant d'années de tristesse, à chanter et surtout à siffler allègrement. On l'entendait au départ avant le jour et jusqu'au retour.

Durant tout le temps des travaux à la vigne de « sous Marsens », la merlette répétait aubades et sérénades ; elle s'appliquait à contrefaire exactement la manière de siffler de mon père, car, vous ne le savez peut-être pas, le merle sait imiter à la perfection des passages de mélodies souvent entendues. Pour se perfectionner, la merlette, toute finaude, venait à la rencontre de mon père sur le chemin du travail. Il lui arrivait de contrefaire, d'un bout plus loin, son maître de mieux en mieux. Celui-ci s'en était aperçu un jour alors que l'oiseau était arrivé à répéter correctement sans faute quelques mesures de nos vieilles chansonnettes : « La vigne de chez nous » ou « Chantons ensemble ».

Un dimanche, vers le milieu d'avril, c'était précisément le 14, mon père se promenait dans sa vigne toute proche de la vieille tour. Il lui semblait reconnaître, sifflée par un promeneur caché, tapi derrière un buisson, la mélodie de notre chant patriotique : "Vaudois, un nouveau jour se lève qui porte la joie en nos coeurs".

Après avoir cherché un instant vers le vieux donjon il a fini par trouver son amie la merlette qui était perchée dans un buisson proche de la tour, et qui lui souhaitait à sa façon une cordiale bienvenue en cette journée anniversaire. Le vigneron aimait ce vieux chant plus que tout autre. Il mettait dans son coeur confiance en l'avenir.. Que notre monde se renouvelle et en même temps notre petite patrie, où tout n'est pas parfait non plus.

- Oui, que fait le papa Détraz en concluant l'histoire de la merlette, la Suisse a bien besoin de se renouveler, c'est certain, mais jusqu'à maintenant, nous avons eu une sacrée chance ! Pourvu que ça puisse durer !

Au revoir, dit Corthésy avant de sortir de la cave. Et ils sont tous ressorti de la profondeur droit comme des I !

François Lambelet (Concours Kissling 2006)

* * * * *

*Où il ya suffisamment de clarté,
il y a aussi suffisamment d'ombre.*

(Johann Wolfgang Goethe)

* * * * *

Pour l'Abbaye d'Hermenches (18-19 juillet 1959)

Gens d'Hermenches

Peu frangés (autrement dit bien fringués)

Et qui ont une belle Abbaye

Bons tireurs

Sont joyeux !

Et aujourd'hui, ils sont tous bien heureux !

Pleins d'élan

et vigoureux

Pour jouir de ce banquet !

Braves gens, soyez contents

Trinquiez et chantez bien !

Jean des Biolles (Oscar Pasche)

Les bons vieux remèdes

Un gaillard qui était malade avait dû consulter le médecin qui donna une ordonnance à faire préparer chez le pharmacien. Mais quand il vit le remède qui était une bouteille pleine d'un produit jaune brique qu'on aurait juré être du lisier, le gaillard qui était passablement douillet, s'en dégoûta et certes non qu'il en avala.

Tout de même, quand bien même il ne prit pas ce remède, il commença à aller mieux et fut bientôt tout guéri et il rencontra un jour le médecin qui lui fait :

- Et puis, ce remède a-t-il fait du bien ?
- Oh ! merveilleux !
- Ah bon ! Et combien avez-vous pris de ces bouteilles ?
- Oh ! je n'en ai point pris !
- Et alos, pourquoi me dites-vous que ça vous a fait du bien ?
- Eh bien, voilà ! C'est vrai que je n'en ai point pris ; mais mon oncle a voulu le goûter et il en est mort ; et c'est moi qui suis son héritier !
-

CONTEUR VAUDOIS (28. 7. 1888)

* * * * *

*L'argent est un bon serviteur,
mais un mauvais maître.
(Alexandre Dumas)*

*L'argent aide bien à supporter la pauvreté.
(Alphonse Allais)*

* * * * *

De l'or pour l'Afrique .

Vous êtes-vous déjà demandé
Pourquoi c'est toujours les noirs
Qui gagnent les grandes courses ?
Est-ce qu'ils ont plus de force ?

Ça vient peut-être des os ?
(Les nôtres sont ils trop courts ?)
De leurs articulations plus solides ?
Vous êtes intelligents, cherchez !

Foin de ces suppositions
Écoutez mon explication !
C'est une affaire de chasse.
Alors, écoutez celle-là !

Dans les forêts et les fourrés
Chez eux vivent des lions.
Depuis cinquante mille années
Les gens sont entraînés

En troupe, ils vont pour les tuer.
Mais ce qui peut arriver,
C'est que la bête se retourne.
Je n'ai pas besoin de vous le dire :

Maintenant, malheur aux lambins !
Pauvres hésitants
Dormeurs et nez en l'air !
Ils vont mourir de male mort

Ainsi, vous avez déjà tout compris
Les plus vifs ont survécu,
Is sont les meilleurs de la terre
Le roi Lion sait le faire.

(Pierre Gux, 1995)

* * * * *

Des hommes sur la frontière. (Fin.)

Au même moment, de l'autre côté de la Vallée, une jeune fille de 19 ans de Derrière-la-Côte, du nom de Julia Aubert, écrivait à son fiancé qui était sous les drapeaux :

*« Derrière-la-Côte,
neuf heures du soir, 31 janvier*

Mon cher Henri,

Nous attendons des militaires, je crois que nous en aurons deux à loger; deux arrivent à l'instant chez mon oncle Louis, pour sûr les nôtres vont suivre; nous avons été occupés toute la journée à préparer pour les recevoir. (...) Si c'était toi qui venais à leur place, comme ce serait bon, comme tu serais soigné !

Jeudi 2 février, huit heures du soir.

Mon cher Henri,

J'ai dû m'arrêter d'écrire avant-hier soir parce qu'il nous arrivait des soldats suisses. Nous pensions qu'ils ne serviraient à rien du tout, mais nous avons été bien contents de les avoir quand il a fallu désarmer ces milliers de Français qui sont arrivés hier tant par le Poste des Mines que par d'autres

chemins. Je ne vous en dis pas le nombre, impossible de le savoir, pour le moins dix mille ! Nous avons fait de la soupe hier et aujourd'hui sans arrêter, nous n'avons dormi qu'un moment encore tout habillés.

Dans la maison, nous en avons couché une trentaine et nourri de 40 à 50. Un officier a aussi passé la nuit chez nous ; ce pauvre jeune homme, qui avait très bonne façon et de bonnes manières, avait l'air très triste. Il a pour nom Emile Morin et habite Lyon.

Ce matin, tous ces soldats ont été dirigés sur Gimel, Bière, Vaulion, Mont-la-Ville, Vallorbe, etc.

Il y en avait une file depuis le Sentier jusqu'aux Bioux, et il y en avait encore une masse le long de la route vers Le Brassus.

On a couché les malades à la cure et à l'église. Nous avons eu beaucoup de peine à trouver du pain ; c'était « à la pille », au Sentier, on n'en aurait pas trouvé une once.

Il y avait de ces Français qui offraient une pièce de vingt francs contre un morceau de pain ; d'autres qui avaient dix mille francs disaient la même chose. On dit qu'il y a une masse de soldats blessés dans le Risoux ; des mulets aussi. Ils n'ont pas pu amener leurs canons parce qu'il y avait trop de neige. Des officiers pleuraient en remettant leurs armes, on leur a redonné le sabre. Que de tristes choses nous voyons ! Je n'ai pas eu le temps d'aller au Solliat, où ils ont aussi donné leurs dernières miettes de pain.

On est rendu, à demi-mort, on craint encore de ramasser des maladies ; ils sont d'une saleté extraordinaire. On les a fait laver, on leur a donné des bas, du pain, du vin, du sucre, café, tabac, ils nous ont bien remerciés, ils se trouvent bien. Il y en avait qui n'avaient rien mangé depuis huit jours ...

(...) Un avait été pris par les Prussiens à Sedan et il s'était échappé et a repris les armes (...). Il y a des femmes dans la cuisine qui disent toutes les misères qu'il y a au Sentier (...) À l'église, des malades pleurent et gémissent (...). On brasse la « papète » jusqu'aux genoux à travers le village, on n'aurait jamais cru voir de pareilles misères à notre époque.

Tout le monde a fait tout le possible pour soulager ces pauvres malheureux, mais je pense qu'il y en a toujours quelques-uns qui n'ont pas eu beaucoup, et d'autres beaucoup. Ceux que nous avons logés nous ont bien remerciés, disant qu'ils se souviendraient toujours de nous. Excuse mon écriture, j'écris comme cela me passe par la tête, à la guerre comme à la guerre ! ...

Le 3 février, huit heures du soir.

Mon Henri,

Je reprends ma plume pour finir ma lettre, j'arrive à l'instant du Solliat. Tout va bien chez tes parents qui ont aussi hébergé 20 Bourbaki ; les derniers sont partis ce matin.

Cinq heures, que j'ai dû faire la queue pour acheter 4 kilos de pain.

Sur le chemin d'en bas de Tivoli, il y a des quantités de tambours, de fusils, de gibernes, cartouches et de baïonnettes. A des endroits il y en a trois pieds de haut. Il y a une vingtaine de nos soldats pour les garder. Les enfants sont enragés pour prendre des cartouches et de la poudre ...

Aujourd'hui, un de nos soldats qui est de Bottens près d'Echallens montait la garde près de la fruitière de Derrière-la-Côte. Il a mis une demi-livre de poudre dans un pot, puis y a jeté une braise, ce qui a fait une terrible explosion. Ses habits étaient tout noirs, sourcils, barbe et cheveux brûlés. Il se roulait par terre de douleur parce qu'il avait une main toute écorchée ...

(...) Je te recommande de faire bien attention, en tout cas ne touche aucun de ces Français qui pourraient te passer quelque maladie (...) On dit qu'il va arriver encore des Garibaldiens (...) Ils nous disent que ce que nous voyons n'est rien, que sur France les Prussiens pillent et incendient les granges, les villages, les ambulances et tout ...

(...) J'espère que tu pourras nous revenir bientôt en bonne santé, je t'embrasse, ta fiancée qui t'aime. »

Julia Aubert

Encore ceci : je te prie de ne pas détruire cette lettre, je te dirai une autre fois pourquoi. J.A.

(Alidor Berney reprend son récit des événements.)

A l'aube du lendemain, 2 février, la garde a fait sonner le clairon. Ca faisait un moment que ces soldats n'avaient pas entendu la trompette sans qu'elle soit suivie de coups de fusil, de canon et qu'on entende crier: « Sauve qui peut, voilà les Prussiens ! »

Ce qui fait que les nôtres se sont levés d'un coup et ont couru dehors comme des fous. Mais au lieu des casques à paratonnerre des Allemands, ils n'ont vu de pointu que la flèche du clocher de la chapelle ! Vous pensez, ils s'en sont trouvés rassurés et tout contents.

Cré nom, je vous dis qu'il fallait voir ces centaines de soldats sortir des granges dans le petit matin, avec leurs pantalons rouges qui faisaient tache sur la neige. Ici, un « tringlot » allait affourager son cheval, une jument décharnée qui,

pardi, trouvait le foin meilleur que la dé (branches de sapin) ! Par là, un gaillard se lavait la figure à la fontaine et frisait ses moustaches mieux que pour l'inspection.

Une odeur de café et de soupe chaude vous alléçait du côté des granges ; on distribuait les toutes dernières tranches de pain, je vous dis ! Un nouveau jour s'était levé pour nos Bourbakis.

Environ huit mille Français et mille cinq cents chevaux sont entrés à la Vallée de Joux entre le 1er et le 2 février. Ce fut une bien rude affaire pour nos hommes du 45e. Ils n'ont pas chômé, je vous jure, et ont crânement encadré cette invasion. Ils les ont désarmés, rassurés, guidés à travers le Risoux dans cinq pieds de neige ; et puis dirigés vers les villages où ils ont pu s'en remettre aux Combiens.

Le samedi 4, le défilé a cessé. Nous avons pu enfin nous asseoir, puis aller dormir pour nous remettre de ces journées infernales. Mais n'allez pas croire que c'était repos pour tout le monde ! Au Brassus et au Pont, ils ont défilé encore huit jours pour monter passer le Marchairuz et le Mollendruz, ou bien passer sur Vaulion par Pétra Félix. Nous avons su qu'en huit jours, plus de 10'180 Bourbakis sont arrivés à Gimel par moins 20 de froid ! Une bonne partie arrivait aussi du Bois-d'Amont par le poste du Carroz, qui fait la frontière en travers de la Combe en delà du Brassus.

Vers les dix heures, on a entendu les grelots d'un traîneau qui arrivait au trot depuis l'Abbaye, avec deux soldats suisses. Il était chargé de pain que nos militaires de Vallorbe faisaient distribuer dans les villages. Ils avaient reçu mille pains depuis Lausanne !

C'est bien connu aujourd'hui que toutes les villes et tous les villages du pays ont dû loger des Bourbakis, aussi longtemps qu'il faudrait. Ça fait bien cinq semaines qu'ils sont en Suisse. Il se dit que nos diplomates de Berne ont fort à faire à parlementer avec la France et Bismarck pour que tous ces Français puissent bientôt s'en retourner chez eux, maintenant qu'ils sont rétablis.

Aujourd'hui, les gamins ont recommencé l'école et mon frère Alcide est revenu du militaire. Les Combiens ont repris leur ouvrage, qu'ils avaient dû abandonner le 1er février. La vie a repris son cours et tout s'est remis en place, excepté le souvenir de ces hommes poursuivis par la peur, le froid et la mort. D'avoir vécu cela, je crois que quelque chose n'est plus comme avant dans le pays. Notre terre de la Vallée n'est peut-être pas si ingrate qu'on le dit !

Nous avons par bonheur encore juste assez à manger. Il paraît que la semaine prochaine nos Bourbakis auront commencé à rentrer chez eux.

Je crois que j'ai assez causé. Revenez demain pour boire un verre, je dois aller gouverner. S'il y en a encore à raconter ? Je pense bien !

Adieu, bonne nuit !

Les Bioux, le 10 mars 1871

Alidor Berney

Le casse-tête. (Réponse)

Dans le dernier problème, il y a une chose, qui a besoin d'être corrigée, c'est la valeur de la calorie. Il aurait fallu dire qu'il y a calorie et Calorie. Pour les physiciens, c'est la petite calorie. C'est elle qui vaut 4,184 joule. Mais pour ce qui est des calories pour la nourriture, ce sont des grandes calories, des kilocalories. Donc, si vous avez fait le calcul avec des petites calories, il vous faudra manger mille fois trop de soupe. La bonne solution est déjà suffisante pour nous épouvanter. Voici :

Huit litres de benzine fournissent 80 kwh ou 288 000 000 de joules. En divisant par 4814 (valeur de la grande calorie), vous arrivez à 68 833,652 calories. Donc le moteur à soupe va en brûler 1376,673 litres. À raison de 2 l. par jour, d'ici en là, il te faudra manger ta soupe pendant à peu près 689 jours. Je vous dis, c'est épouvantable ! Surtrout si t'aimes pas la soupe !

* * * * *

Le nouveau casse-tête. (C'est pour les pharmaciens.)

Pour le Frédon qui était mal foutu de partout, le médecin a préparé une ordonnance :

Du Vitalon, emballage de 30, une pilule tous les jours.

Du Revipan, boîte de 42 pilules, une tous les deux jours.

Du Toporein, 84 gélules. Il doit en avaler une chaque soir avant de se coucher.

Le Frédon va commencer à se soigner le 1^{er} mars 2007 et continuer jour après jour. Quand une boîte sera vide, il en rachètera une etc. Le Frédon demande quel jour de quelle année il pourra à nouveau enamer en même temps ses trois remèdes.